

PREMIERE PARTIE : L'HEAUTONTIMOROUENOS

1863

L'amour

Je me sens à nouveau perdre la raison. La folie est au tournant. Je devrais vouloir m'en échapper, mais au contraire, je l'attends avec impatience. Je me sens bien, ce qui est rare et contre toute convention. J'ai hâte d'en terminer avec ces va-et-vient et de sombrer dans la folie pour toujours. Je ne parviens plus à rimer mes vers, mais mes flots de pensées incertaines ont cependant conservé le goût de la poésie. Je veux enfin pouvoir me reconforter dans un monde éloigné de la réalité, sans jamais y revenir. J'ai toujours suffoqué dans cette vie à tendance beaucoup trop réaliste. Vais-je enfin respirer à pleins poumons lorsque le monde m'apparaîtra comme tel, comme seuls les fous, ces seuls vrais artistes, peuvent le contempler ?

Je viens de rédiger mon article nécrologique sur Eugène Delacroix pour l'*Opinion nationale*. J'en ai encore les larmes aux yeux. J'ai utilisé une plume légère mais mes doigts sont alourdis d'une pesanteur sentimentale. De son vivant, l'artiste me vantait souvent que je le faisais rougir car je le traitais comme on ne considère que les grands morts. Maintenant qu'il est décédé, il est beaucoup plus que cela, mais les mots manquent dans notre langue pour décrire ce nouveau statut presque divin. L'homme qui est en moi le manque et l'artiste qui me possède est impatient de le voir s'immortaliser. Mes doigts baignés d'encre laissent des empreintes presque de sang sur la feuille. Une sorte de courant d'air bien connu derrière mon dos essaye de solidifier ces taches. Elle est là, comme toujours et à jamais.

Elle me donne un frisson des plus reconfortants. Comme il est cruel de ne pas pouvoir la toucher et de l'embrasser comme un être normal. Ses yeux noirs et sa chevelure encore plus sombre m'ont suivi avec passion depuis des années. Et pourtant, malgré le temps, je n'ai jamais vu un cheveu blanc ternir sa jeunesse éternelle. Je l'ai toujours cru réelle mais j'ai toujours hésité d'en parler à mes amis. Ils n'ont d'ailleurs jamais pu la voir même lorsqu'elle m'accompagnait. Fait-elle partie de ma folie ?

Elle a lu mon texte et il lui a plu. Elle contemple la tristesse sur mon visage. J'essaie pourtant de cacher la peine due au fait que mon vieil ami est mort. Elle se déshabille pour m'éloigner de la mélancolie et me rendre le sourire. Elle ralentit et calcule ses mouvements pour que je puisse abreuver mes yeux. Ses gestes délicats pour retirer son soutien-gorge sont savamment orchestrés. Malgré ma connaissance de ses rythmes habituels, je ressens toujours une émotion juvénile lorsque sa petite culotte atteint ses genoux avant qu'elle ne la jette d'un coup de pied rapide. C'est toujours si paradisiaque, beaucoup plus qu'un poème parfait. Je ne me lasse jamais de contempler une jolie femme se découvrir pour mon plaisir. Joue-t-elle ce rôle pour m'aider ou me pousser vers la folie encore plus loin ? Ou peut-être les deux ! Son corps des plus délicats est devant moi, nu pour me satisfaire, et pourtant !

Je m'approche d'elle, toujours comme si cela était la toute première fois, et mes mains passent à travers son corps éthérique. J'oublie toujours cette malédiction digne d'une tragédie grecque. Je prends un verre d'absinthe et le bois cul sec. Je retire mes vêtements sans grâce et m'allonge sur le lit. Elle se pose sur moi et je ne la sens pas. Ma peau ne touche rien d'autre que le matelas et aucune pesanteur n'effleure mes hanches. J'entends une pluie caresser les vitres de mon appartement, mais elle est bien trop fine pour pouvoir étouffer le son de son souffle et de ses mouvements. Je ne peux que la voir. Même mon chat qui est pourtant plus sombre que Satan ne la jamais perçue.

Elle tient ma verge dans son vagin et aucune force ne remue mon gland. Il ne s'abreuve d'aucune saveur liquide. Elle me sourit comme à chaque fois et continue la même cadence même si aucun effet tactile n'existe. Je la regarde bouger son derrière et caresser ses seins pendant quelques minutes. J'ai l'impression de relire un de mes poèmes et de le corriger. Je passe ma main à travers son corps sans être arrêté par un quelconque os ou organe et j'empoigne mon membre en érection.

Elle lit la montée de mon désir et s'allonge à mes côtés. Elle prétend qu'elle me caresse les testicules et qu'elle passe mon vit dans sa bouche. De ma main je la guide et suis son jeu futile. Sa tête bouge pour me donner du plaisir et ses lèvres n'offrent aucun contact. J'utilise ma main droite pour suivre les mimiques et je me donne du plaisir. De la dextre, je caresse ses petits seins mais ne touche que de l'air. Sans que sa nuque ne perde de cadence, elle se couvre le clitoris et reçoit le plaisir qu'elle mérite. Tout comme elle pour moi, je ne suis jamais parvenu à lui en donner.

Mon sperme est prêt à venir. Elle se positionne pour recevoir le jet, et celui-ci passe à travers ses seins pour toucher les draps. Je continue encore quelques secondes de me masturber et des larmes coulent le long de mes joues. J'aime quelqu'un qui ne peut être. De plus en plus, j'avance sans retour vers la folie et le pire est que j'y prends goût. J'en ris avec nervosité pendant quelques secondes.

Ce n'est pas une illusion. C'est un fantôme dont je suis tombé amoureux il y a des années. Jamais je n'ai parlé de cette douce et réelle chimère à quiconque, si ce n'est entre les lignes de mes poèmes. Se peut-il qu'Edgar Allan Poe ait vécu une expérience similaire sans que personne ne le sache également ?

Je me suis toujours demandé comment cette histoire d'amour a commencé ? Vais-je pouvoir reconstruire l'histoire dans son entièreté sans changer quoi que ce soit qui puisse créer une allégorie de mauvais goût ? Je ne peux me soumettre à écrire dans le style d'un Balzac ou d'un Hugo pour décrire mon histoire. Je ne sais pas décrire comme ces auteurs en mots ce qu'un photographe prendrait en compte pour un paysage. Moi, Charles Baudelaire, ai atteint une renommée pour être un poète de génie et si les gens lisaient cette histoire, ils ne me reconnaîtraient pas. Ecrire un récit comme un poème serait un désastre. J'ai déjà failli à la tâche lorsque j'ai écrit ma seule histoire courte, *La Farfalo*. C'était une histoire plate et narcissique. Je l'avais voulu complexe et raffinée mais j'avais perdu le fil de l'histoire et la personnalité de mes caractères. Je me souviens que le Marquis de Sade avait commencé par écrire des pièces de théâtres tragiques, mais son art dramatique était bien trop loin de la qualité d'un Beaumarchais ou d'un Voltaire. Il a compris ses limites et s'est mis à la place à la tâche sur ses 120 jours de Sodome. Moi, par contre c'est le talent de pouvoir écrire un roman qui me manque et je vais devoir changer mon style d'écriture pour réussir ce projet. Je n'oublierai jamais le jour où mon beau-père m'a descendu en flèche à propos de ma nouvelle. Non. Je veux ce récit que je commence à écrire plus populaire, rocambolesque et macabre. Il sera telle une peinture évocatrice et romanesque de ma vie dans ce Paris qui devient beaucoup trop moderne. J'écris cette narration bien que je ne sois reconnu que pour mes poèmes et mes critiques d'art. Je ne cacherai pas la folie qui me gagne par des expressions abstraites et confuses. Je laisse cela à mes poèmes. Je veux être direct avec des dialogues légers, puissants et confiants.

Je n'étais pas fou lorsque j'ai rencontré mon fantôme. Je suis même resté sain d'esprit pendant de longues années de cohabitation. Cette relation des plus étranges a également nourri des inspirations des plus utiles pour mes poèmes. Ce n'est que depuis quelque mois que je sens ma raison vaciller. Je ne crois pas, et n'espère même pas, qu'il y ait aucun moyen de redevenir saint d'esprit. Que me reste-t-il comme choix si ce n'est de me laisser sombrer et de narrer cette chute ?

Je suis amoureux d'un fantôme, et ce depuis des années. Comment pourrais-je jamais expliquer ceci à quiconque ? Il est une chose de baigner mes écrits dans le macabre et de traduire les histoires de Poe, mais il en est une autre d'admettre de vivre dans l'antichambre du monde des morts. Rendre publique ce scandale détruira la crédibilité de mes poèmes et mes chances d'être accepté à l'académie française. Cette histoire doit rester un secret qui me suivra dans ma folie et dans ma tombe.

Je lance mes mains en l'air et constate que l'encre de mes doigts s'est mélangée au sperme. Je me mets à rire à grand cœur. Je me sens tel un personnage de Rabelais et je suis si grotesque. Des observateurs pourraient confirmer que je suis déjà accueilli dans le domaine de la folie à bras ouverts. C'est pourtant un endroit des plus doux et des plus accueillants. Ma mie, toujours nue, touche mon sperme resté sur les draps de lit. Ses doigts n'en sont pas tachés. Elle est frustrée et me regarde. Elle laisse couler des larmes éthériques

— Pourquoi pleures-tu ?, lui murmurai-je de la même manière que je me parlerais à moi-même. Ma folie va me porter vers ma mort. Je devrai bientôt te rejoindre dans ton monde. Ne crois-tu pas ?

Ses lèvres bougent pour exprimer quelque chose et, comme d'habitude, je n'entends rien. Nous n'avons jamais été capables de converser. Je suis désespéré. Non seulement je ne peux goûter au son de sa

voix, mais il m'est également impossible de découvrir la texture de sa peau ou de connaître son parfum. Je voudrais tellement pouvoir renifler sa sueur pendant que nous faisons l'amour.

Ses larmes ne ralentissent pas. Ma mort si proche ne semble pas la consoler. Cela cache-t-il quelque chose ? Je ne sais quoi dire. Sans m'en rendre compte, je cherche une diversion. Elle me vient de l'extérieur.

Dans la rue, des gens du cirque font un vacarme et vantent leur prochaine représentation. Je réagis toujours de manière négative aux bruits des fêtes foraines ou des carnivals de rue. Depuis la mort de mon père, j'en ai gardé un goût de sang. Des accordéons et des trompettes annoncent la venue de leur spectacle extraordinaire. J'en ai un également qui va se passer, et celui-ci ne concerne que moi. Je vais devenir fou, je le sais. Je l'ai toujours su. Je suis même satisfait que cela soit enfin sur le point de se dérouler. Combien de temps vais-je devoir attendre ?

Comment tout ceci a-t-il commencé ? Comment ? Comment ? Comment ? Je m'assois à mon bureau et je me mets à écrire, écrire, écrire. Pourquoi mettre sur papier ce mot trois fois ? De plus, je n'ai que trois doigts qui ont été souillés par l'encre. Quel est donc la signification de ceci ? Je ne comprends pas. Ce n'est peut-être que pauvre réflexion de la manière dont je m'exprime lorsque je ne suis pas sain d'esprit. Je regarde ma maîtresse et elle hoche la tête. Elle sait quelque chose mais elle ne parvient pas à le communiquer. Trois ? Une trinité ? Est-ce en connexion avec la venue du Paraclet dont, de nos jours, on parle fort discrètement dans les salons de Paris ? Non ! Je dois éviter la stupidité et la superstition. C'est fou que je deviens, pas con !

Comme toujours, elle me contemple avec admiration lorsque je suis à la tâche avec une plume et du papier. Je voudrais tant pouvoir dérober une plume à l'aile d'un ange pour écrire ce journal de route de ma plongée dans cet abîme. Et dire que j'ai rencontré ce fantôme il y a dix, dix ans déjà !

La genèse

Les dernières feuilles sont tombées des arbres. C'est pareil à la chair d'un cadavre qui se décompose. Je vois mon souffle sortir de ma bouche comme si l'air était aussi glacial qu'au mois de janvier. Il ne fait pourtant pas si froid ! J'aime tellement l'automne et j'apprécie vivre ses derniers jours de l'année. Chaque fois que je me promène dans le cimetière de Montparnasse, mon âme vague vers des mondes imaginaires macabres et sexuels. Je trouve que ces cheminements de tombes possèdent une beauté beaucoup plus riche que celle du Louvre. Quelques chats noirs passent devant moi. Ils se déhanchent pour signifier qu'ils sont les vrais propriétaires de ces lieux.

Je m'assieds près d'un caveau et jette quelques cailloux d'une tombe à l'autre. Je sens le début d'une fine pluie. Les gouttes ont pris quelques minutes à mourir. Je viens de recevoir une inspiration et je gratine quelques vers sur un bout de papier. La première édition des *Fleurs du Mal* ne sortira que dans quatre ans et je retravaille mon « Hymne à la Beauté ». Je lance quelques vers aux vagabonds éthériques de ce quartier des morts que j'imagine se balader. Je pense à l'amour et à sa perfection lorsque l'on est en présence de la personne faite sur mesure pour soi. Je dois admettre que j'ai connu quelques femmes dont je pensais être en bon assemblage avec leur essence, mais toujours quelque chose se passait entre nous : mes sauts d'humeur, mon besoin de m'isoler dans mon travail, mon don naturel et malheureux du détachement. Je les informais souvent que ce qu'il y a d'ennuyeux dans l'amour est le fait que c'est un crime qui a besoin d'un complice. Je pouvais être mélancolique pendant des jours entiers et voir tout en noir. Je tirais souvent avec moi ces femmes dans cet abîme pour lequel elles n'étaient pas préparées. Elles prenaient souvent peur de ce qu'elles voyaient à travers moi lors de leurs propres descentes. J'avais essayé de m'en sortir, mais j'avais toujours besoin de plus de drogue, d'alcool et de sexe pour y parvenir. J'avais pourtant écrit que le haschich, comme toutes les joies solitaires, rend l'individu inutile dans notre société. Il pousse l'homme à s'admirer sans cesse et l'envoie dans un gouffre lumineux pour y admirer sa face de Narcisse. J'y étais bien tombé et je ne pouvais pas m'en échapper. Se pourrait-il qu'une Echo déambule à travers les tombes à crier mon nom et à perdre la raison ?

J'ai souvent été critiqué pour être difficile. Même si je suis un aguerri de l'écriture, mon succès n'a jamais pu conserver en ma compagnie ces femmes à la beauté diabolique. L'exception est bien entendu Jeanne Duval avec qui je vis une relation instable. Ce n'est pas que je désire me marier et mener une vie bourgeoise. Plutôt m'emmurer avec un félin d'Edgar Allan Poe que de souffrir cette vie. Je veux seulement avoir une passion constante avec une femme. Une chose qui est souvent une réalité mythique. Pourtant, seuls l'écriture et l'amour peuvent me faire évader du provincialisme qu'est la réalité. C'est pourquoi je suis malade lorsque je ne peux pas exercer ma plume, et mal dans ma peau lorsque je suis dans l'incapacité d'exprimer physiquement la passion que j'éprouve pour les femmes que j'aime.

Assis sur une tombe, je pense et gratine quelques mots. C'est au moment même où je suis immergé de la manière la plus complète que je commence à ressentir quelque chose d'inaccoutumé. Des frissons me parcourent tout le corps. Je n'ai jamais vécu une telle expérience. Je ne me sens pas seul et pourtant je ne vois quiconque aux alentours. J'ai l'impression qu'une présence m'enveloppe. Ce n'est rien de maudit ou de dangereux. J'ai déjà senti des choses inexplicables dans ma vie mais ceci était différent. C'est plus intense et, sans en pouvoir expliquer la raison, beaucoup plus personnel. Cela a le parfum du réel, bien que ce soit surnaturel. Je n'ai pas peur mais je me sens néanmoins indisposé par ceci. J'attends quelques minutes pour laisser à quiconque qui me nargue de l'autre monde l'occasion de me donner signe d'existence. Je ne perçois rien de plus que cette étrange sensation. Déçu, je sors du cimetière pour rentrer dans mon appartement. Un chat noir m'accompagne à la porte de sortie. Il est fort charmant. Son timbre est tendre et discret. Il s'assied ensuite pour se lécher et m'observer quitter son territoire.

Sur le chemin, je m'arrête dans un cabaret pour prendre un verre d'absinthe. Des ouvriers jouent à la belote et des petits bourgeois discutent de Victor Hugo. L'un d'eux a à la bouche une pipe de terre

blanche qu'on appelle en argot un brûle-gueule. Il se vante d'avoir une fois serré la main de l'écrivain. Un autre se plaint qu'il l'a rendu cocu et que depuis, il a des difficultés à regarder sa femme dans les yeux. Personne ne sait quoi lui répondre. C'est un mal, mais c'est tout de même le grand Hugo ! Je fais un effort pour ne pas intervenir dans la conversation. Si j'admire Hugo en tant que poète et romancier de génie, je trouve l'homme sot et bête. Je clame toujours que l'art doit être pour l'art et non pour le progrès comme le croit l'auteur des *Misérables*. J'ai toujours trouvé que sa doctrine était un étendard pour les paresseux.

L'alcool et cette ambiance bien que fort mondaine ne parviennent pas à effacer mes émotions macabres. Au contraire, à l'encontre du félin, une autre entité semble être sortie du domaine de Thanos et elle m'a suivi. Mes frissons deviennent de plus en plus intenses et gueulent à mon moi profond de faire face à cette réalité de l'autre-monde.

J'essaye d'abord d'ignorer ces sensations. Elles sont identiques à celles découvertes au cimetière et je crois qu'elles ne peuvent déboucher à rien. Mais peu à peu, je change d'idée. Je veux ressentir encore plus ces sentiments macabres. Je désire même voir ou écouter quelqu'un de ce pays des morts. Comme rien ne se passe, je paye mon verre, laisse un large pourboire, et rentre. Je n'ai plus un sou en poche.

J'ai, un jour d'été, rencontré des étudiants d'Eliphas Lévi, cet illustre occultiste français, me décrire qu'ils peuvent voir des êtres de l'au-delà de temps à autre. Je suis frustré de ne pas avoir ces aptitudes. Tout ce que je peux constater de fantomatique est le blanc que laisse sortir mon souffle en ce crépuscule d'automne.

Je me promène pendant une bonne heure pour me mettre en appétit, pour jongler des rimes dans ma tête. Et puis, au détour d'une ruelle et sous l'éclairage faible d'une lampe à gaz, je commence pourtant à observer l'inexplicable. Petit à petit, et pour la première fois de ma vie, je peux enfin apercevoir une forme, un fantôme. J'ai l'impression de vivre une de ces histoires d'Edgar Allan Poe. Je la vois lancer un grand sourire lorsqu'elle constate que je peux enfin l'apercevoir. Elle a un regard qui me raconte qu'elle a essayé de me joindre depuis fort longtemps. Elle a l'air de vouloir m'inviter à une aventure. Je vais bientôt découvrir qu'elle m'aime d'un amour profond. Il ne lui manque que la réalité, tout court. Elle a l'air de vouloir rester à mes côtés pour une longue période. Elle me suit dans mon appartement et je ne sais pas comment communiquer. Après quelques minutes à l'observer déambuler dans cet espace restreint, je m'assieds à mon bureau pour peaufiner ce quatrain :

De Satan ou de Dieu, qu'importe ? Ange ou Sirène,
Qu'importe, si tu rends, -fée aux yeux de velours,
Rythme, parfum, lueur, ô mon unique reine ! –
L'univers moins hideux et les instants moins lourds ?

Elle s'arrête et me regarde avec les yeux les plus couverts d'amour que je n'ai jamais vus. Jeanne Duval ne m'a jamais donné de sensation similaire. Mon fantôme est si heureux de me donner de l'inspiration et de pouvoir me voir écrire les vers qui vont en découler.